

M. Gérard Malchelosse 11
249, Fullum

4^e ANNÉE—No. 2.

MONTRÉAL

FÉVRIER 1922

LA REVUE NATIONALE

Organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

PARAISSANT LE 10 DE CHAQUE MOIS

Pensées pour l'école	Emile Miller	37
Nos vieilles chansons	Benjamin Sulte	41
Louison (nouvelle)	Mme C. Bastien	42
L'heure universelle	Francis-J. Audet	50
Ce qu'il faut lire	X X X	57
Chronique de la Société	Le chef du Secrétariat	59

Rédaction et Administration :

296, RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL.

Abonnement annuel : \$2.00

La livraison (chez les dépositaires) : 15 sous.

Les abonnements à la REVUE NATIONALE commencent invariablement au 1^{er} janvier. — Pour tout changement d'adresse, accompagner la demande de 5 sous en timbres-poste.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

Fondée en 1834

CONSEIL GENERAL:

- Grand aumônier : Mgr. l'ARCHEVEQUE DE MONTREAL.
Président général : Victor MORIN, LL. D., notaire, 97 rue Saint-Jacques.
1er vice-président général : V.-E. BEAUPRE, I.C., professeur, 676, rue Saint-André.
2e vice-président général : J.-B. LAGACE, M.A., professeur, 836, rue Saint-Hubert.
Secrétaire général : Victor DORE, professeur, 214, rue Berri.
Trésorier général : J.-P.-L. BERUBE, secrétaire du Conseil des Arts et Manufactures, 296, rue Saint-Laurent.

DIRECTEURS

- L'hon. L.-O. DAVID, sénateur, 291, rue Saint-Hubert.
Thomas GAUTHIER, courtier, 11, place d'Armes.
L'hon. F.-L. BEIQUE, sénateur, 740, ouest, rue Sherbrooke.
Guy VANIER, LL. L., avocat, 97, rue Saint-Jacques.
J.-V. DESAULNIERS, courtier en immeubles, 90, rue Saint-Jacques.
Henry-L. AUGER, courtier en immeubles, 384 est, rue Ontario.
Léon TREPANIER, publiciste, 1284, rue Saint-Hubert.

Chef du Secrétariat : Emile MILLER, bureau No. 1, Monument National, tél. Plateau 3768.

Corporations filiales de la Société :

- La Caisse Nationale d'Economie — la Caisse de Remboursement
— le Monument National — la Société Nationale de Fiducie
— la Société Nationale de Colonisation.

La REVUE NATIONALE est éditée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 296, rue St-Laurent, Montréal, et imprimée par Albert Morel, 457, rue Amherst, Montréal.

L'arôme embaumé

du thé de Ceylan "poussé très haut" est superbe et particulier.

"SALADA"

constitue le surchoix de ce thé et son parfum est unique. Le plus forte vente en Amérique.

Sur réception d'une carte postale nous vous en enverrons des échantillons. SALADA, MONTRÉAL



La seule maison **Canadienne-française** à Montréal faisant le commerce de gros de Chapeaux, Casquettes, Gants, Mittaines, Fourrures, etc.

Notre département de fourrures est des plus complets. La fourrure est de première qualité et le style de nos manteaux, étoles, etc., de dernière nouveauté.

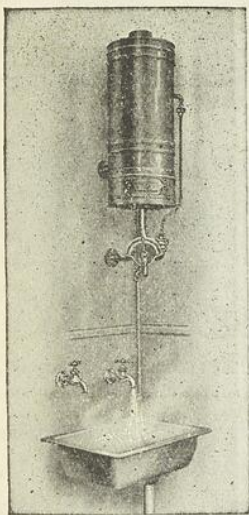
Nous invitons spécialement les membres de la Saint-Jean-Baptiste à nous faire une visite, et nous garantissons entière satisfaction.

Nos prix sont strictement du Gros

Desparois, Garneau & Cie, Ltée.

465 OUEST, RUE ST. PAUL

MONTREAL



“Presto”

Appareil chauffant l'eau
INSTANTANEMENT

Suppression de l'eau chaude
Suppression des allumettes

Economie de gaz

Catalogue de démonstration
sur demande.

The Presto Mf'g Co.

340, rue Amherst

MONTREAL, CANADA.

Collège Commercial Élie

Toutes les matières commerciales. Télégraphie et
conversation anglaise enseignées le jour et le
soir, par des experts.

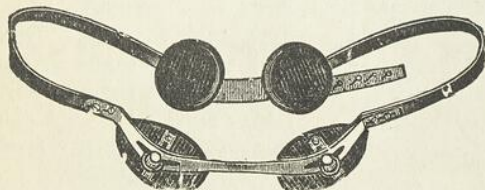
1, CARRE SAINT-LOUIS,

TEL. EST 2539

MONTREAL.

SOUFFREZ-VOUS D'UNE HERNIE ?

PORTEZ LA BANDE HERNIAIRE



MARTIN

La seule qui donne
entière satisfaction.

Toujours en mains :
Ceintures abdominales, Bas élastiques,
Corsets pour Gibbosité Appareils Orthopédiques, Béquilles,
etc.

DEMANDEZ NOTRE QUESTIONNAIRE
Fabrique Canadienne de Bandages

C. MARTIN, Prop.

Dép. N—35 Craig Est.

MONTREAL

LA PATISSERIE PARISIENNE

JOS. RONDEAU, Prop. Médaille d'or, Paris 1899

Le plus grand choix de Pâtisseries Françaises.

Assortiment complet de bonbons fins !

Chocolats de qualité superfine !! Petits

fours, Gâteaux secs, Glaces et sorbets !!

— Table d'hôte à la carte —

328 Est, Ste. CATHERINE

Tél. Est 7676

LA PAUVRETE DU SANG

Est la cause principale de la faiblesse

L'HISTO-FER GARNIER

Est un puissant générateur du sang

\$1.25 LA BOUTEILLE

EN VENTE PARTOUT ET A LA

Pharmacie Modèle de GOYER

184 Est, rue Sainte-Catherine, - MONTREAL

Encouragez l'industrie nationale

LES PRODUITS

UNIC

Sont toujours les meilleurs
BEURRE, CREME DOUCE,

CREME GLACÉE

~~~~~  
**Montreal Dairy Co. Ltd.**

Tél. Est 1618-1361

# FAMEUX PAINS AU GLUTEN

DE LA MAISON

CHAS. HEUDEBERT, Nanterre, (Seine, France)

|                                                         | La boîte |
|---------------------------------------------------------|----------|
| PAIN SPECIAL, pour diabète (12 par boîte)               | \$1.50   |
| PAIN ESSENTIEL, pour obésité (12 par boîte)             | 1.35     |
| BISCUITS CHATEL-GUYON, pour obésité,<br>(48 par boîtes) | 1.25     |
| REGIMETTES, pour obésité (13 oz. net par<br>boîte)      | 1.35     |
| FLUTES AU GLUTEN (petits pains) (12 par<br>boîte)       | .80      |

A U S S I

FARINE DE GLUTEN . . . . . la lb. .25



NOIR OU VERT NATUREL  
(en paquets seulement)

## L. CHAPUT, FILS & CIE Limitée

Seuls dépositaires

2 à 12 DEBRESOLES,

—:—

MONTREAL.

# LA REVUE NATIONALE

## *PENSEES POUR L'ECOLE*

On a dit avec assez de raison que "apprendre à apprendre, c'est à peu près le tout de l'enseignement". Cela s'applique sans doute à l'enseignement secondaire ou supérieure et à la formation de l'élite intellectuelle. Mais il en est autrement pour l'école primaire, dont la tâche n'est pas tant de cultiver les intelligences, que de fournir à tous les connaissances indispensables à l'exercice de leur art manuel, de leur profession, de leur métier.

Toutefois, il y a des choses essentiellement considérables et importantes comme l'esprit d'observation, l'étude des faits économiques d'ordre national et le choix d'une carrière, qui doivent préoccuper l'enseignement à son degré élémentaire. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi, puisque c'est l'école primaire qui prépare à la vie les neuf dixièmes de la population. Aussi, l'une des formules les plus heureuses dont on a coutume de se servir lorsqu'on cherche à rendre l'enseignement de plus en plus conforme à nos besoins actuels, c'est "l'école pour la vie".

Certes, il ne saurait être question d'introduire un enseignement doctrinal des sciences naturelles et physiques à l'école primaire, même dans ses classes les plus avancées. Mais ce qu'il faut chercher à développer davantage, c'est la curiosité, c'est un avant-goût des sciences. On y parviendrait en attirant l'attention des jeunes gens sur des phénomènes naturels, sur des faits économiques et sur l'importance de certains problèmes commerciaux.

Ce sont là sans doute de grands mots. Mais tous ceux qui ont marché au pas de la science pédagogique—et ils sont nombreux—savent déjà parfaitement enseigner et faire enseigner ces choses aux jeunes gens. Ils savent également qu'il y a des mots simples, des comparaisons non moins simples, un procédé d'interrogation ingénieux, des illustrations éloquentes, enfin des récits captivants qui peuvent déposer le germe d'actions fécondes dans l'esprit des écoliers.

Cela peut être fait surtout par la leçon de choses.

Elle doit varier selon le milieu et répondre aux exigences ainsi qu'aux situations qui attendent la jeunesse au sortir de l'école. La direction générale qu'il faut donner à cette initiation aux sciences usuelles doit viser à ce qui est applicable au commerce et à l'industrie dans les villes, à l'agriculture et à l'horticulture dans les campagnes. Cependant, le programme reste le même pour les écoles urbaines et les écoles rurales; car il est un fonds commun de connaissances que tous les élèves doivent posséder.

Mais si les matières étudiées sont les mêmes, les développements doivent varier. Ainsi, l'enfant des villes doit connaître dans une mesure suffisante les plantes, les animaux, les minéraux, et n'être pas exposé à commettre de trop grosses erreurs sur ces points, dans ses lectures, dans ses conversations. Mais pour lui, cela est évident, l'industrie et tout ce qui s'y rapporte ont plus d'intérêt immédiat et plus d'importance pratique.

Il en va tout autrement pour l'enfant des campagnes. Les cultures, l'élevage, les industries agricoles devront être les grandes préoccupations de sa vie. C'est pour lui plus particulièrement que le programme s'étend sur les choses rurales. Mais il ne saurait être privé de toute connaissance sur les diverses industries.

C'est une façon de démontrer qu'à l'école primaire l'enseignement peut et doit être spécialisé pour le plus grand bien commun.

La leçon de choses met en jeu l'activité personnelle; elle allège l'enseignement de ce qui est ennuyeux pour l'élève: l'étude dans un manuel; elle fait usage de la méthode intuitive, la plus féconde en résultats, et surtout elle pique la curiosité, d'ordinaire si vive dans le jeune âge; tout le monde sait combien les enfants avec leurs "pourquoi" et leurs "comment" sont parfois fatigants. Or, c'est précisément en faisant jouer ce ressort de l'activité naturelle que la leçon de choses répond à une tendance générale: l'activité naturelle.

Nous devrions escompter beaucoup de la leçon de choses, parce qu'elle développe à un haut degré l'esprit d'observation, qui engendre l'esprit pratique et l'esprit d'initiative: caractéristiques de l'homme qui fait son chemin dans la vie.

S'il faut en juger par certains livres en usage dans nos écoles, cet enseignement se fait au point de vue du

développement de la science même, plutôt qu'au point de vue du développement de l'enfant. Dans la plupart des cas, on s'efforce peu de conduire l'enfant du connu à l'inconnu, en prenant comme point de départ la faculté d'observation de l'enfant, pour qu'elle devienne la base de connaissances plus étendues. En d'autres termes ces ouvrages bien intentionnés visent au développement logique de la matière à enseigner au lieu de viser au développement logique des facultés de l'enfant.

On pourrait faire ce reproche avec assez de raison, du reste, que, chez nous, on n'a pas encore daigné écrire pour l'enfance. Trop souvent on donne à nos écoliers, comme récompense à leurs succès scolaires, des livres dépassant leurs connaissances moyennes et qui ne répondent qu'imparfaitement aux goûts de leur âge.

Je songe à l'entomologiste J.-Henri Fabre, cet humble maître d'école de France, devenu un savant d'universelle réputation, et qui ne craignit pas un jour d'écrire un livre de leçons de choses "conforme au programme officiel" de son temps.

Quand verrons-nous nos savants entreprendre de vulgariser les notions scientifiques et de les exposer par des tours si agréables et si ingénieux que la jeunesse y puiserait une préparation à l'intelligence des faits économiques propres à notre province ?

On peut encore se demander si l'enseignement primaire se donne aujourd'hui dans un sens suffisamment national,—si, là autant qu'ailleurs, l'instituteur a un but défini. Il est temps de répandre ces vérités : que nous ne sommes guère chez nous au point de vue industriel, que l'exploitation de nos richesses naturelles est passée en grande partie aux mains des étrangers ; il faut dire et démontrer que nous n'avons que peu de pulperies, pas de minoteries à nous, que les services de transport, les messageries, les compagnies de navigation et de chemins de fer se comporte à notre égard comme si nous n'existions pas.

C'est à l'école que les aveux d'impuissance économique, les maximes d'infériorité industrielle ayant cours sur nos compatriotes devraient être courageusement démentis les exemples d'activité, les perspectives de succès signalés et commentés. Disons au jeune homme que nous pouvons avancer ; montrons-lui la route parcourue et celle qui reste à franchir ; rappelons-lui que cette route est large, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit libre. Mais la vie n'est-elle pas un combat dont la palme est au mieux

ouillée, au plus méthodique, au plus persévérant? Et la solidarité de race serait-elle un vain mot?

C'est, croyons-nous, dès l'école primaire qu'il faut préciser les aspirations de la génération de demain. La conquête économique se réalisera en en parlant aux enfants, en travaillant à faire surgir des industries conformes aux besoins de nos régions, et à déclencher les initiatives qui concourraient à nous libérer enfin de l'humiliante servitude financière où nous paraissions nous complaire.

Emile MILLER.

## NOS VIEILLES CHANSONS

*Les ancêtres causant, le soir, à la campagne,  
Parlaient du vieux pays dont ils se souvenaient,  
Décrivant le village, au coin de la montagne  
Et les gens de là-bas qui trop souvent peinaient.*

*Le pauvre paysan faisait vivre la France  
Mais ne récoltait guère à son compte et profit.*  
*plus* — *Les temps étaient mauvais, fréquents la souffrance  
Et l'avenir douteux, tout labeur que l'on fit.*

*Alors, au Canada comparant toute chose,  
Ils se trouvaient heureux de se voir exilés.  
Et pour chasser l'ennui qui toujours rend morose,  
Ils chantaient des refrains parfois très éveillés.*

*Nous les savons par cœur, ces chansons légendaires  
Qui durent plus longtemps qu'un autre souvenir,  
Car de simples couplets quatre fois centenaires  
C'est d'un passé lointain tout ce qu'on peut cueillir.*

*Nous sommes détachés de cette vie ancienne  
Que les premiers colons méditaient si souvent.  
Ce n'est plus rien pour nous, rien dont on se souviennne,  
Sinon un ~~temps~~ vague emporté par le vent.*  
*passé* |

*Mais les airs d'autrefois, les paroles folâtres,  
Les vieux tours de l'esprit, ces marques du Français,  
La gaité, les amours, les chants naïfs des pâtres  
Sont restés parmi nous toujours vivants et frais.*

*Ce que j'aime avant tout, c'est un peuple qui chante,  
Non celui qui rumine et semble regretter.  
Point de mélancolie ou de note touchante !  
Et, de fait, notre histoire est facile à porter.*

BENJAMIN SULTE

# Un Conte, une Nouvelle



LOUISON

Du plus loin que je puis agiter mes souvenirs, je revois la silhouette longue et maigrie de Louison, ma voisine.

Je demeurais alors dans une coquette ville du Nord, et la maison de mon père faisait vis-à-vis à la pittoresque rivière qui porte le même nom. Bâtie sur une petite élévation qui découvrait les contours onduleux du rivage, notre maison cachée sous les arbres avait à sa droite un immense terrain vague qui se prolongeait loin en arrière, jusqu'au bois des Frères. Une grande maison avec pignons et lucarnes, qu'entourait une haie magnifique d'aubépine et d'érables touffus, faisait du lieu de mon enfance le paysage le plus captivant, le cadre le plus attachant qui se puisse rêver. Quand toute petite mes jeux me poussaient vers la haie d'aubépine, j'avais ma tête ébouriffée au milieu du feuillage, et ma curiosité d'enfant toujours avide me poussait parfois jusque chez nos voisins.

Louison, alors jeune fille, était jaune et laide, sa figure couturée de petite vérole était lamentable à voir. Ses yeux, dont l'un complètement éteint par la cruelle maladie, se cachaient sous un lorgnon d'or aux verres fumés; sa bouche aux lèvres blêmes s'ouvrait sur des dents écartées, et ses mains presque inertes dont les doigts, que je trouvais sans flexibilité, avaient des mouvements lents et sans charme, comme des branches mortes.

Sa mère, jeune encore, élégante et fine, aux beaux yeux noirs, paraissait de beaucoup sa cadette, et son père, homme superbe et bien planté, affable et toujours joyeux, prenait auprès de la pauvre affligée les manières enjouées et caressantes d'un jeune amoureux. On voyait qu'il voulait, à force de tendresse et d'attentions, tromper la pauvre enfant sur son infortune et lui procurer au moins un peu de bonheur dans la vie.

Longtemps je pris la fille pour la mère. En grandissant, mon intelligence s'ouvrit aux choses du monde, et je me demandai comment deux êtres si parfaits avaient pu donner la vie à une enfant si peu minable. Un jour que le pensionnat était à la promenade, nous rencontrâmes Louison et sa mère. Soeur Aline, qui avait connu Louison enfant, nous raconta qu'elle était autrefois jolie comme un chérubin : Blanche et rose, les membres potelés et des yeux superbes, d'un bleu foncé, qui rappelaient ceux de son père. Un soir, la fièvre la prit ; la petite vérole sévissait à tous les coins de la ville ; plusieurs en moururent. La pauvre petite, gravement atteinte, passa tout près de la tombe. Mais elle guérit, et les parents virent que leur trésor était devenue une petite disgrâce. Mais son intelligence est très belle, ajouta Soeur Aline, après un silence ; son cœur est d'or, et Dieu seul sait ce que peut souffrir cette enfant devant son malheur, car on a beau être disgraciée, on ne refoule pas aisément toutes ses aspirations à la vie.

Comme je racontais cela à ma mère devant notre vieille femme de peine, celle-ci de s'écrier : " C'est le bon Dieu qui les a punis ! Elle a été dure autrefois aux pauvres orphelins, et lui, odieusement lâche ; c'est la fille qui paie pour eux ! "

— Comment, fit ma mère, M. F. était-il veuf ?

— Mais, oui, dit la mère Charron, et il avait deux enfants jolis comme des amours : la seconde femme, jeune et pimpante, ne voulut pas les garder près d'elle et les petits vécutent Dieu sait comment, de la charité des parents de leur pauvre mère.

—Mais, est-ce que M. F. n'essaya pas de les reprendre?

—Ça se peut, mais ils ne sont jamais revenus... Aujourd'hui, la petite est mère de six enfants en bas âge, et liée pour la vie à une brute, un parfait ivrogne! Il y en a comme ça, ajouta la vieille avec un grand geste, qui naissent avec la malchance au cou! Pour faire manger sa marmaille elle lave le linge de sa belle-mère. Quand je vois celle-ci couchée sous les arbres, dans son hamac prenant le frais, le sang me tourne! Dieu est juste, allez! C'est Louison qui paye!

Maman nous dit de ne pas ajouter foi à ces racontars. La mère Charron est vieille et peut radoter. M. F. est estimé de tous, et sa femme semble être bonne; seulement, soyez gentilles pour Louison.

Un jour, comme je revenais du couvent, la jeune fille m'appela.

—Viens donc ici, un peu, petite! Tu me ferais tant plaisir!

Je n'avais pas encore mes treize ans. Je m'asseyai sur l'herbe, tout près d'elle, et à mon étonnement, elle m'apprit qu'elle était fiancée. Tout son être vibra d'émotion quand elle me dit le nom de l'élu. C'était le jeune C., joli et grand garçon, alors agent d'une compagnie d'assurances. Il était ambitieux et intelligent; il avait l'ambition de parvenir, mais sa pauvreté paralysait son talent. Il ne fait pas un gros salaire, me dit Louison, mais une fois mariés, papa l'aidera, et il faut si peu pour être heureux!

Elle était confiante en l'avenir, et moi qui regardais son sourire blême, sa peau jaune marbrée de blanc, je me demandais si la jeune fille ne se leurrerait pas et si ce jeune homme pouvait bien l'aimer vraiment. Ses yeux toujours cachés derrière des verres bleus ne s'embellissaient pas de la jolie lueur que met toujours l'approche du bonheur dans les regards des plus déshérités. Je la félicitai en prenant ses pauvres mains sans vie, désirant de tout mon cœur d'enfant que son bonheur fût vrai.

A la maison, on savait déjà la nouvelle. M. F. est riche, dit mon père. Louison a une santé chancelante, le jeune C. est plus ambitieux que romanesque; mais la jeune fille ferait mieux de rester toujours près de ses parents, qui l'aiment et lui font la vie douce, malgré tout.

Les jeudis puis les dimanches qui suivirent, nous vîmes le jeune C. arriver à pas lents, tête basse. Il n'avait certes pas la démanche d'un amoureux bien épris! Après avoir donné la main à toute la famille, on entendit résonner sa voix chaude et grave, et l'on sentait que Louison l'admirait de toute son âme.

Toujours habillée de mousseline blanche, un noeud tranchant à la ceinture, elle avait, vue du dos, une taille jeune et charmante, et dans l'ombre du soir, son rire joyeux avait des notes d'une fraîcheur nouvelle. Au milieu de la veillée, on passait au salon splendidement illuminé, et l'on entendait peu après Louison plaquer quelques accords maigres, de ses doigts inhabiles, puis chanter de sa voix juste, mais aigre, de beaux airs d'opéra. "Robert, Robert, toi que j'aimme! et qui reçus ma fffoi! Tu vois mon effroi! Grrrâce! Grrrâce!..." Elle laissait filer avec trop de complaisance les notes de la partition.

De notre vérandah, nous avions bien envie de rire, nous, les jeunes. Mais notre mère disait: "Ne riez pas d'elle, petites, vous seriez méchantes. La pauvre enfant rêve, ajouta-t-elle, et j'ai bien peur que le réveil ne la tue."

Le lendemain, les douze employés de la carrosserie voisine grassouillaient à qui mieux mieux: "Robert, Robert toi que j'aimme! Grrrâce pour moi! Grrrâce pour toi!... C'était tordant, mais Mlle Louison ne s'en froissait pas; elle courait à son piano et, malgré les railleries des jeunes ouvriers, elle chantait encore. Elle était aimée! Son coeur était ivre. Retrouvant la jeunesse et oubliant sa laideur, elle tendait comme la plus jolie ses lèvres avides à la coupe enchanteresse.

Un dimanche, nous vîmes descendre de l'omnibus, chez nos voisins, une jeune fille au teint coloré et aux dents

blanches. Ses formes pleines et arrondies, sa figure rieuse, ses grands yeux sombres, charmaient tous les regards. Louison, naïve, lui raconta vite son secret; les bras de sa cousine Claire passés autour de sa taille, et à les voir ainsi enlacées, se promenant dans le parterre, on se sentait ému par un aussi cruel contraste.

—Ah! dis-je, M. C. qui vient ce soir! Certain qu'il va faire pleurer Louison.

—C'est chose sûr, dit mon père.

Vers les huit heures, il arriva de son pas lent, habillé de frais, élégant et poli. Il s'inclina devant la nouvelle venue qui riait de toutes ses dents blanches. Devant cette beauté provocante qui voulait plaire en écrasant Louison, j'aurais voulu mordre! Car j'aimais beaucoup ma voisine, pour sa disgrâce, pour son humeur toujours si douce.

Le lendemain soir il revint, puis le surlendemain, puis tous les jours. Louison ne chantait plus et la cousine ne parlait pas de partir.

Un soir, près du pont, je vis le jeune C. et la cousine Claire qui se parlaient dans les yeux en se tenant les mains. J'étais jeune, je jetai un regard courroucé sur la jolie coquette qui brisait le bonheur de sa cousine avec une si inconsciente légèreté.

Quelques jours après on vit partir Claire. Debout, près de la voiture qui devait la conduire à la gare, Louison lui tendit la main, puis au loin agita son mouchoir. L'extrême timidité de la pauvre enfant l'avait isolée pour ainsi dire des autres jeunes. Et elle ignorait le mal, l'envie et l'égoïsme de certains coeurs. Sa cousine était si gaie, si jolie! Il n'était pas étonnant que son fiancé en fût séduit; mais maintenant qu'elle s'en allait... il lui reviendrait! Et elle reprendrait un peu de son coeur, ne fût-ce qu'un morceau.

Mais le lendemain Charles C. ne vint pas, ni les autres jours. Les semaines qui suivirent nous apprirent successivement le mariage du jeune C. avec la cousine Claire et la maladie soudaine de Louison. Elle était devenue la proie d'un affreux délire.

La chambre de la malade donnait sur notre côté. On vit poser deux barres de fer à sa fenêtre, puis une garde forte et musclée aller et venir dans la maison.

Pauvre Louison! Durant cinq semaines, elle se débattit contre de vains fantômes. Puis quand avril reverdit et fleurit l'aubépine, on la coucha sur sa chaise longue afin que l'enchantement de la journée printanière mît un peu de baume sur son coeur broyé.

Petit à petit, ses pas s'affermirent, mais son teint resta blafard, ses yeux ternes et ses lèvres blêmes. Il n'y avait pas de bonheur pour elle! C'était certain, et son père, anxieux, avait caché avec soin tous les miroirs de la maison.

Un matin, on vit sortir Louison habillée de sombre. Elle se rendait à l'église, pour la première fois depuis l'épreuve. A genoux dans le temple, isolée, elle regardait fixement la porte close du tabernacle, et son esprit encore faible errait vaguement de ses souvenirs de douleur à l'heure présente. La pensée que le Divin Solitaire la regardait traversa son esprit. Ce fut un éclair, un foudroiement d'amour divin. Ah! celui-là aussi avait connu le dédain, la trahison! Celui-là s'était vu abandonner de ceux qu'il avait aimés au point de leur donner sa vie. Mais Louison ne l'avait-elle pas méconnu? Au lieu d'aller à Lui, elle avait voulu le donner aux hommes! Au plaisir de l'heure! Et pour avoir été rejetée par un coeur humain, elle avait voulu mourir, désespérant de tout, même du Ciel!

Et voilà que tout son être se transforme, son coeur se gonfle sous une poussée de repentir, et son âme victorieuse, comprenant le grand mystère d'amour, se sent consolée à jamais; et la pauvre affligée se donne toute au Chef crucifié!

De cette heure-là, personne ne reconnut Louison. Habillée de bleu foncé qui éclairait son teint; coiffée plus simplement, la démanche moins nonchalante, elle acquit un charme de simplicité qui étonna tout d'abord. Ses traits empreints d'une incroyable sérénité perdirent de

leur laideur et, pour avoir pacifié son coeur, tout son être s'imprégna d'une grâce simple.

Chaque matin elle se rendait à la première messe et là, oubliant tout ce qui l'entourait, elle s'anéantissait dans une méditation qui tournait à l'extase. A l'approche de l'automne sa santé s'altéra sensiblement. Atteinte d'une grave maladie cardiaque, elle était sujette à des palpitations qui la tenaient des heures entières étendue sur sa chaise longue. Mais tous les matins la pieuse fille parcourut la route qui la conduisait à l'église, et, malgré tous les conseils maternels, elle ne voulut pas renoncer à ce cher pèlerinage. C'était sa vie, son pain, son réconfort, que cette heure donnée à Dieu.

Un matin pluvieux de novembre, elle se leva fiévreuse et s'habilla avec beaucoup de fatigue et d'efforts, puis elle sortit d'un pas mal assuré. L'air vil la soutint, la ranima, mais quand elle se présenta à la Sainte Table, sa figure émaciée avait des tons de cire, et les fidèles qui la regardaient avec une respectueuse pitié, pressentaient que la pauvre enfant, vieillie avant l'âge, ne tarderait pas à quitter un monde qui lui était si dur.

Chancelante, les yeux brouillés, elle sortit de l'église, mais son coeur comprimé aspira-t-il un air trop vif ou se brisa-t-il sous une tension trop grande ? Nul ne le sait ! Mais on vit Louison fléchir puis s'écraser sur la pierre du portique, et quand on la releva, elle était sans vie.

Dans la chambre ardente et fleurie où Louison dort de son dernier sommeil, on se dit que la mort, en lui donnant une beauté suprême, la venge de la terre qui la fit laide. Ses parents, qui la pleurent à genoux pensent à ce qu'aurait pu être la vie de leur enfant sans la maladie d'autrefois. Peut-être aussi la mère a-t-elle compris devant le martyr de sa fille, qu'elle fut cruelle aux pauvres orphelins, et le père effondré voit peut-être au-dessus de la morte, l'autre morte, la mère de ses premiers nés, qui, la main tendue, lui montre l'huis, par où, naguère, sans coeur et sans entrailles, il a laissé partir ses chers petits !

Dors en paix, Louison! Ta belle âme délivrée du  
joug terrestre doit resplendir maintenant là-haut, près de  
Celui qui a dit: —

Heureux les affamés de tendresse,  
Car ils serant rassasiés!

Mme C. BASTIEN

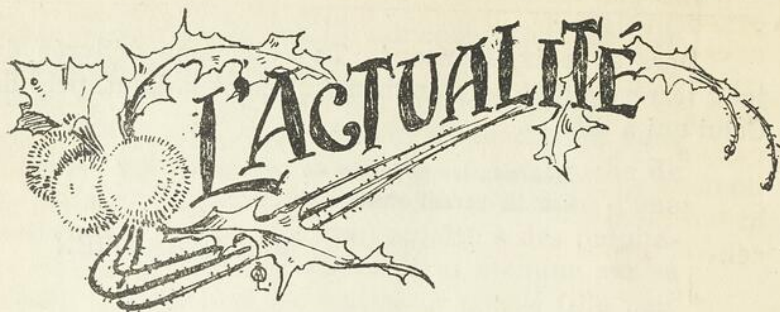
---

### NOTRE NUMERO D'OCTOBRE 1921

---

Ceux de nos lecteurs qui ne collectionnent pas la  
REVUE NATIONALE et qui ont le numéro d'octobre  
1921 en leur possession sont instamment priés de l'adres-  
ser au secrétariat de la Société, Monument National,  
Montréal, qui le leur paiera au prix régulier de 15 sous.

---



### L'HEURE UNIVERSELLE

La science des mathématiques est l'une des plus utiles en même temps que des plus attrayantes qui soient. Elle est une des plus admirables conceptions de l'esprit humain, pourtant fertile en inventions et en découvertes de tous genres.

Fondée sur des principes évidents par eux-mêmes et sur des données certaines, elle a comme moyen d'action le raisonnement. Partant d'axiomes, c'est-à-dire de vérités admises, incontestées et incontestables, elle conduit à d'autres vérités, lesquelles, à leur tour, en engendrent de nouvelles, et c'est ainsi que cette science féconde nous mène de déduction, à des résultats merveilleux.

Prenons par exemple une de ses divisions les plus intéressantes, celle de l'astronomie. N'est-il pas vraiment admirable, et presque incroyable pour les non-initiés, que l'on soit parvenu à calculer non seulement la distance de la terre au foyer central des planètes qui peuplent l'espace infini, mais encore à résoudre le problème de leur poids, de leur orbite, de la vélocité de leur rotations diverses, soit sur leur axe, soit autour de leur centre d'évolution ?

La science moderne possède aussi les moyens de dénombrer, pour ainsi dire, les infiniment petits, aussi bien que les infiniment grands. On a, par exemple, calculé le nombre de microbes contenus dans une goutte d'eau. Ils sont là par légions, par myriades, c'est-à-dire en quantités innombrables, que la science mathématique a pu cependant évaluer.

Les mathématiques appliquées se subdivisent en un grand nombre de branches toutes plus intéressantes les unes que les autres. La chronologie, science de la mesure, ou de la division du temps, n'est pas une des moins intéressantes de ces branches. Elle se divise en deux parties, l'une théorique, dite chronologie mathématique ou astronomique; l'autre pratique, dite chronologie historique. Dans son application aux événements humains, celle-ci forme la base essentielle de l'histoire.

Je me bornerai ici à la question de l'heure universelle, et j'avouerai tout de suite que je n'ai ni inventé ni découvert le moyen de la régler. Mon seul mérite, si mérite il y a, sera d'avoir aidé à la diffusion de la connaissance du problème résolu par sir Sandford Fleming.

Le jour est la base du système de calcul du temps. Or, qu'est-ce qu'un jour? Qu'entendons-nous par ce mot? Cette question paraît tellement simple et enfantine que vous êtes tentés de répondre que ce mot n'a pas besoin d'être défini pour être compris. Mais sommes-nous aussi sûrs que cela de la simplicité de la question? Voyons un peu. Ouvrons un dictionnaire au mot jour. "Espace de vingt-quatre heures, lisons-nous, qui se prend parmi nous, d'un minuit à l'autre, et qu'on appelle le "jour civil." On le dit souvent aussi du temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil, et qu'on nomme par opposition "jour naturel".

Nous voilà donc avec deux définitions bien distinctes. Mais poursuivons notre lecture: "Jour astronomique": Espace de vingt-quatre heures solaires moyennes, comptées d'un midi à l'autre." Et de trois. Mais nous n'avons pas encore fini, tant s'en faut. Nous avons encore le "jour lunaire," le "jour moyen," le "jour sidéral" et le "jour solaire. Donc, en tout, sept jours différents; de quoi former une semaine complète, si on les mettait les uns après les autres. Et je vous fais grâce du "jour artificiel" et du "faux jour." Vous voyez donc que la question n'est pas aussi simple qu'elle le paraissait au premier abord.

Le jour qui va nous occuper, c'est le jour civil, aussi quelquefois nommé "jour de calendrier."

Il faut environ  $365\frac{1}{4}$  jours pour faire une année civile. Mais on n'a pas toujours calculé ainsi. Durant les premiers âges historiques beaucoup de confusion régnait dans la chronologie. Les Egyptiens, les Hébreux, les Indous, les Chinois, enfin, tous les peuples de l'antiquité, possédaient chacun leur chronologie particulière, c'est ce qui fait qu'il y a tant d'obscurité dans les annales des siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, et c'est ce qui fait aussi que l'étude de ces chronologies est un véritable casse-tête chinois. Ainsi, par exemple, plus de cent quarante opinions ont été émises sur la seule date de la création du monde.

Pour mettre fin à cette confusion comparable à celle de Babel, Jules César, l'an 46 avant l'ère chrétienne, réforma le calendrier en créant l'année bissextile.

Le calendrier julien demeura en usage jusqu'en l'année 1582, quand le pape Grégoire XIII le réforma à son tour et établit de nouvelles règles d'intercallation. Ces deux dates font époque dans l'histoire de la chronologie.

Près de trois siècles et demi se sont écoulés depuis la dernière réforme du calendrier. Durant ce long espace de temps, de nouveaux continents ont été ouverts à la civilisation, d'immenses régions ont été peuplées par des races civilisées; s'occupant d'arts, de sciences et de commerce. Les relations internationales se sont énormément développées, et le nombre de voyageurs qui parcourent sans cesse l'univers s'est aussi prodigieusement accru. Depuis le milieu du siècle dernier surtout, des inventions et des découvertes merveilleuses et nombreuses ont changé la face du monde. Les points les plus éloignés du globe sont maintenant en communication facile et rapide. La vapeur, l'électricité, le télégraphe avec ou sans fil, le téléphone, ont raccourci, pour ne pas dire supprimé les distances. Nous pouvons maintenant suivre presque à la minute même où elle s'accomplit la marche des événements dans le monde entier. C'est plus que jamais le cas de dire que le monde est petit. Le dicton: "Grand comme le monde" a

aujourd'hui singulièrement perdu de sa signification première.

Les conditions modernes de la vie humaine appellent donc de nouvelles réformes. La question de l'heure est au premier plan. Il est temps, croyons-nous avec M. Fleming, de régler une fois pour toutes, cette question qui s'impose de plus en plus à notre attention. Les notes qui suivent ne sont qu'une très brève et très imparfaite analyse d'un travail lu devant la "Smithsonian Institute" de Washington, en 1886, par M. Fleming.

Aujourd'hui l'heure varie avec la longitude, c'est-à-dire qu'il y a autant d'heures différentes qu'il y a de méridiens. Il s'agit maintenant d'établir une heure unique, c'est-à-dire mondiale ou cosmique. Pour cela il faut un méridien initial commun à tous les pays sans exception. Ce méridien fut choisi en 1884, par un congrès de savants réunis à Washington et dans lequel plus de vingt-cinq pays étaient représentés; c'est celui de Greenwich, en Angleterre. Toutes les cartes géographiques et marines sont maintenant faites en prenant ce méridien pour base. Pourquoi alors ne pas l'adopter pour l'heure cosmique, se demanda M. Fleming, et aussitôt il se mit à l'oeuvre, étudia son problème, le résolut et le livra enfin à la publicité.

La réforme se résume à ceci. Le jour solaire moyen sera divisé en vingt-quatre heures au lieu de deux fois douze heures, et il commencera à l'heure zéro, c'est-à-dire à minuit au méridien initial. A cet instant précis il sera l'heure "zéro" par toute la terre. Ça n'est pas plus malin que ça, mais, comme pour l'oeuf de Christophe Colomb, il fallait y penser.

Il en est ainsi, d'ailleurs, pour toutes les grandes oeuvres, pour toutes les grandes découvertes. Un puissant cerveau ne peut se complaire à suivre l'ornière de la route tracée, il faut qu'il s'envole dans l'espace où puissent se déployer à son aise les ailes de son génie.

L'adoption définitive de l'heure cosmique marquera une époque non moins glorieuse, non moins décisive dans la marche en avant de la civilisation que les deux réfor-

mes du calendrier, ses devancières, qu'elle couronnera dignement.

Le jour était divisé en vingt-quatre heures, chaque heure correspond donc à 15 deg. de longitude. Ainsi, par exemple, aujourd'hui, quand il est minuit à Greenwich, à Petrograde il est deux heures du matin, et à Tokio, dix heures; tandis qu'à Ottawa il n'est encore que sept heures du soir précédent. D'où des complications, des confusions à n'en plus finir. Avec la nouvelle méthode, plus d'ambiguïté, plus d'équivoque possible. Ce système est la précision même. Lorsqu'un événement se produira tel jour, à telle heure, ce sera partout le même jour et la même heure. On ne sera plus obligé en recevant une dépêche d'Europe, par exemple, de calculer les différences d'heures en cherchant la longitude de l'endroit d'où elle vient; on ne sera plus forcé non plus d'avancer ou de retarder sa montre tous les jours en voyageant, selon que l'on dirige sa course vers l'Est ou vers l'Ouest, et il n'y aura plus de semaines de deux jeudis, les jours n'enjambant plus les uns sur les autres.

Une fois l'heure universelle ou cosmique établie, et lorsqu'on aura une fois réglé sa montre, tout sera dit. Ainsi, à ce moment-là, nous, d'Ottawa, devons avancer la petite aiguille de cinq heures, c'est tout. Cela ne dérangera rien ni personne. Celui qui se lève d'habitude à six heures sautera hors du lit à onze heures. Celui qui dîne à une heure de l'après-midi, c'est-à-dire à treize heures, se mettra à table à dix-huit heures, et il soupera à l'heure zéro au lieu de 7 heures du soir, comme aujourd'hui. Si le monsieur a l'habitude de se coucher à onze heures du soir, c'est-à-dire à 23 heures, il se mettra dorénavant au lit à quatre heures. Quelques jours suffiront pour s'habituer à cette nouvelle manière de compter les heures, et avant huit jours, il n'y aura plus d'erreur possible.

J'ai dit que lorsqu'on aura réglé sa montre, tout sera dit. C'est vrai, mais on aura eu la précaution auparavant de faire remplacer le cadran de sa montre par un autre qui marquera les vingt-quatre heures. Ce nouveau

cadran aura deux cercles. Le cercle intérieur sera comme celui d'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il marquera les heures de un à douze, tandis que le cercle extérieur indiquera les heures de treize à vingt-quatre, ou zéro. Quant aux nouvelles montres, elles seront faites de façon à ce que les aiguilles marchant de moitié moins vite, un seul cercle divisé en vingt-quatre parties remplacera l'ancien cadran.

Et maintenant, peut-être désirez-vous apprendre comment M. Fleming parvint à faire son calcul. L'idée de l'heure cosmique fut certainement un trait de génie, mais encore fallait-il appliquer cette idée lumineuse. Comment établir cette heure? Il fallait une base, un point de départ. Après mûre réflexion, il se dit: "Plaçons-nous en esprit au pôle nord, vers lequel tous les méridiens convergent et où ils se confondent. Au pôle nord il n'y a ni Est, ni Ouest; de quelque côté que je me tourne, je regarde vers le Sud. Alors comment déterminer l'heure ou même la longueur du jour civil en cet endroit où le jour dure six mois. Il me faudrait, se dit-il, planter là-bas, sur l'horizon, une marque quelconque et observer le passage du soleil à cet endroit. Il serait alors disons midi pour cet endroit; puis en décrivant un cercle autour du pôle et en le divisant en vingt-quatre parties égales, j'obtiendrais la division du jour solaire en heures. Mais au lieu de choisir cet endroit au hasard, pensa-t-il, si je plaçais ma marque à un endroit connu, cela simplifierait la question. Alors pourquoi ne pas la placer sur le méridien de Greenwich, déjà commun de toutes les nations civilisées?" Le problème était résolu.

Ainsi, avec l'heure cosmique, au lieu d'avoir midi à douze heures en temps normal et à onze heures en midi à douze heures en temps normal et à onze heures en été, avec cette fameuse invention de l'avance de l'heure, nous aurons à Ottawa midi à dix-sept heures, et nous pourrons alors parler avec plus de vraisemblance que par le passé d'un monsieur cherchant midi à quatorze heure.

Il trouvera ce qu'il cherchait depuis si longtemps, au Groënland ou aux Açores!

Nous sommes habitués à considérer le chiffre douze comme étant nécessairement lié à l'heure de midi. Il n'en est rien pourtant. N'avons-nous pas eu tout l'été midi à onze heures? Eh bien si le midi ou milieu du jour, peut se trouver à onze heures, pourquoi pas aussi bien à dix-sept-heures?

A ceux que le problème intéresse je recommanderai de lire la brochure de sir Sandford Fleming. Elle est intitulée "Time reckoning for the Twentieth Century". Elle a paru dans le "Smithsonian Report" pour l'année 1886, et a aussi été publiée en brochure en 1889.

Francis-J. AUDET

### AIGUILLE A BRODER



Avec cette aiguille facile à manier, vous pouvez faire une pièce de broderie artistique en quelques heures, ce qui demanderait les semaines, en employant l'aiguille ordinaire. Avec instructions complètes et patrons: \$1. Satisfaction assurée. Agents demandés. Conditions avec la première commande. KING ART NEEDLE CO. Casier postal 1503, Montréal, Qué.



Tél. Est 1584

**Chs.-C. de Lorimier**

291, St. Denis, Montréal

Vis-à-Vis

le Théâtre St. Denis

*Fleurs naturelles et artificielles*

*Spécialités : Tributs Floraux,*

*Funéraires.*



GERBES CANADIENNES, par M. le sénateur L.-O. David,  
Librairie Beauchemin, Montréal, 1921.

Ce recueil porte bien son titre. Certaines des pièces qui le composent sont inédites, d'autres ont paru au cours de la si remarquable et fructueuse carrière de l'auteur; mais, pour être des glanures, elles ne laissent pas d'être précieuses. Il y a d'abord une étude sur Charles Lemoyne, donnée en conférence à l'une des soirées de notre Société, en 1907. Vient ensuite une intéressante étude sur Louis Labrèche-Viger, qui fut successivement étudiant en théologie, avocat, publiciste, marchand, député et industriel. Suivent les biographies d'Alexandre MacKenzie, de H.-G. Joly de Lotbinière, de Mgr. Paul Bruchési, du Dr. S. Lachapelle, des études sur la fédération impériale, le parti libéral anglais et l'Irlande, les écoles bilingues en Ontario, et un discours sur le bill d'autonomie des provinces de l'Ouest, où l'auteur disait à ses collègues de la Chambre haute: "Après tout, le malheur d'avoir des catholiques et des Canadiens-français dans le Canada n'est pas si grand, et ce n'est pas un malheur sans compensation, puisque tant d'homme éminents sont d'opinion que la diversité de races et de religions est un élément de progrès et de civilisation. Ceux qui redoutent tout ce qui est français et catholique oublient sans doute qu'ils ont du sang français dans les veines, et que, pendant seize siècles, leurs ancêtres ont été catholiques."

L'ouvrage se termine par une étude sur les conséquences de la guerre au point de vue canadien, sur la situation ouvrière et les derniers temps.

E. M.

---

TUEURS D'ENFANTS. Brochure de 30 pages; Québec, 1919.

Lisons "Tueurs d'Enfants", et méditons sur la calamité des sirops calmants. Son auteur, le Dr. L.-F. Dubé, fut mon confrère à l'Université de Montréal. Il était studieux par vocation et déjà un patriote militant. Il n'a pas changé. Je recommande instamment aux mères canadiennes de lire et de faire lire — pour le bénéfice de notre race — cette brochure qui démasque avec tant de crânerie les "tueurs d'enfants."

Dr. Joseph BOULANGER.

---

LES PETITS LIVRES BLEUS, Collection du Foyer.

Le Ministère fédéral de la Santé vient de publier une série de cinq brochures, les unes de 12, les autres de 32 pages, sur des questions d'hygiène et de bien-être. Cela s'intitule :

1. Les bons souhaits du Canada,
2. Comment construire une maison canadienne,
3. Comment fonder un foyer canadien,
4. Les foyers-vedettes au Canada,
5. Canadiens, buvez du lait!

Ce sont autant d'intéressantes monographies traduites avec soin. On peut obtenir gratuitement un exemplaire de ces ouvrages en adressant sa demande comme suit: S. D. S. M. (sans timbre-poste), le Sous-Ministre, Ministère de la Santé, Ottawa.

---



# Chronique de la Société

## NOTRE CONCOURS DE ROMANS

En octobre 1920 la Société Saint-Jean-Baptiste, de Montréal instituait un concours de romans. Les manuscrits devaient contenir 50,000 mots et être déposés au secrétariat de la Société avant le 1er mai 1921.

La Société accordait \$500 à partager entre un premier prix de \$300 et deux seconds prix de \$100 chacun.

Conformément aux conditions de ce concours, la Société Saint-Jean-Baptiste a fait le choix d'un jury de cinq; ce choix a été ratifié par la Faculté des lettres de l'Université de Montréal.

Ce jury était composé de M. l'abbé Elie-J. Auclair, directeur de la *Revue Canadienne*, de Mlle Marie-Claire Daveluy, membre de la Société historique, de M. Germain Beaulieu, dramaturge, critique littéraire, de M. Gustave Comte, nouvelliste, et de M. Hector Garneau, historien et bibliothécaire. Celui-ci ayant déclaré ne pouvoir lire les manuscrits, a été remplacé par M. Ubald Paquin, qui était le choix unanime des quatre juges.

Les membres du jury se sont réunis le mardi 20 décembre 1921. Ils ont l'honneur de faire le rapport suivant:

"Des neufs manuscrits reçus au secrétariat de la Société, six noms ont été référés pour lecture; les trois autres avaient été éliminés, comme étant ou trop peu développés ou manifestement inférieurs.

"Après délibération, le jury a décidé qu'aucun des manuscrits ne méritait le premier prix.

"Le jury attribue un deuxième prix (\$100) à l'auteur du **Roman d'Hélène**, et un troisième prix (\$100) à l'auteur de l'**Iris bleu**. Un autre manuscrit, d'une valeur à peu près égale à celle des deux précédents, le **Lys de sang**,

ne peut cependant être primé, vu qu'il ne répond pas aux conditions du concours.

(Signé) L'ABBE ELIE-J. AUCLAIR,  
GERMAIN BEAULIEU,  
MARIE-CLAIRE DAVELUY,  
GUSTAVE COMTE,  
UBALD PAQUIN.

“Montréal, le 4 janvier 1922.

\* \* \*

On se rappelle que, d'après les conditions de ce concours, seuls les auteurs qui faisaient connaître leur nom pouvaient être identifiés. Les noms des lauréats sont maintenant connus.

Un prix de \$100 est décerné à l'auteur du **Roman d'Hélène**, Mlle Cécile Beauregard, qui habite Sainte-Angèle-de-Monnoir, comté de Rouville. Mlle Beauregard a déjà puiblé, sous le pseudonyme d'Andrée Jarret, **Contes d'hier** (1918) et **Moisson de souvenirs** (1919).

L'autre prix de \$100 est décerné à M. J.-E. Larivière, notaire, à Montréal, pour son **Iris bleu**.

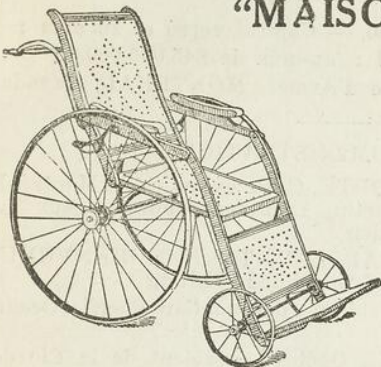
Le rapport du jury mentionnait qu'un autre manuscrit, d'une valeur à peu près égale à celle des deux précédents, le **Lys de sang**, ne pouvait cependant toucher un prix, parce qu'il ne satisfait pas à l'une des conditions essentielles du concours,—ce qui n'enlève rien, évidemment, à la valeur générale de l'oeuvre ni aux mérites de son auteur. La Société remercie l'auteur du **Lys de sang**, M. Georges Bugnet, de Rich Valley, en Alberta, d'avoir quand même soumis son roman à l'attention du jury.

Le Chef du Secrétariat.

**LIVRES DE COMPTABILITE  
A FEUILLETS MOBILES  
OCCASION DE BON MARCHE UNIQUE**

A vendre, à conditions faciles, 30 armatures pour livres de comptabilité à feuillets mobiles, 10½ x 16, excellente fabrication, coins en cuir.

S'adresser au chef du secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste, Monument National, bureau no 1, tél. Plateau 3768.



Tél. Main 3055

**“MAISON DES ALLIES”**

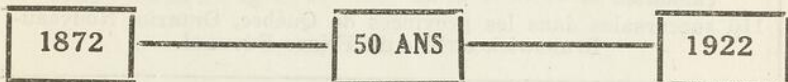
ERNEST GAGNON, Prop.

*Manufacturier de membres  
artificiels, instruments d'or-  
thopédie moderne, bandages  
herniaires, béquilles, chaises  
d'invalides, etc.*

**361 - 363, rue St-Jacques**

**Montréal**

**AU ROYAUME DES TAPIS**



En cette année anniversaire de la fondation de notre commerce, nous offrons à toutes les personnes qui ont patronné notre MAISON depuis un DEMI-SIÈCLE un sincère et cordiale MERCI !!!

**Maison FILIATRAULT**

**Spécialiste-Importateur**  
Tapis, Linoléum, Rideaux, Draperies, Stores et Accessoire.  
Aussi toile et coton pour usage domestique.  
**429, Blvd. St-Laurent, Montréal**  
EST 635

Et afin de célébrer dignement par une année de Succès cet anniversaire assez rare dans une vie commerciale, nous invitons tous les acheteurs à nous accorder, durant cette année mémorable, leur distingué et généreux Patronage.

**J.-A. GRENIER**

**CHAPELIER**

187, Ste-Catherine Est, - - - MONTREAL

CHAPEAUX DURS ET MOUS

Chapeaux de haute qualité, couleurs assorties dans les derniers styles de New-York.

**E.-W. CARON**

Marchand de

**PROVISIONS : FARINE ET GRAIN DE L'OUEST**

Tous les boulangers français sont bienvenus chez nous!

137-139-141, rue des Commissaires Est, MONTREAL

## LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Capital autorisé: \$5,000,000.00 — Capital versé et surplus :  
\$4,400,000.00 — Actif total : au-delà de \$45,000,000.00  
SIEGE SOCIAL : 7 et 9, place d'Armes, MONTREAL, Canada.

### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Sir Hormisdas LAPORTE, C. P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin, Limitée, administrateur du Crédit Foncier franco-canadien.

Vice-Présidents : M. W. F. CARSLEY, Tancredi BIENVENU, administrateur de la Lake of the Woods Milling C.

M. G.-M. BOSWORTH, vice-président du Canadian Pacific Ocean Services Limited.

L'hon. Némèse GARNEAU, C.L., Québec, président de la Cie de Pulpe de Chicoutimi.

M. L.-J.-O. BEAUCHEMIN, de la Librairie Beauchemin Ltée.

M. Martial CHEVALIER, Directeur-gérant Crédit Foncier franco-canadien.

110 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et l'Île du Prince Edouard.

## LE PUBLIC SE PRONONCE

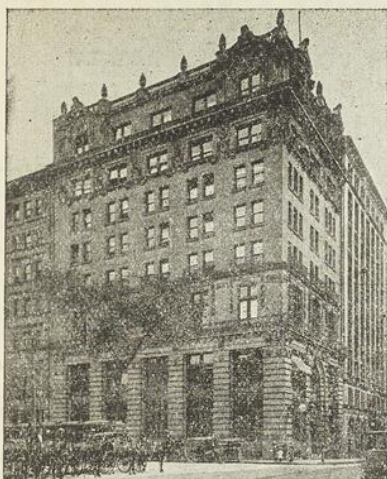


Le public sait juger de l'utilité et de la valeur d'un objet. L'approbation qu'il a donnée aux polices de la **Sun Life of Canada** se démontre de la manière la plus évidente par le fait qu'il s'est assuré dans cette compagnie pour un capital excédant

CINQ CENT MILLIONS

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA

Siège Social - - - - MONTREAL



FAITES PARTIE

de notre

**Caisse de Noel**

ET

Protégez-vous contre

la mauvaise

**FORTUNE.**

**LA BANQUE D'HOHELAGA**

FONDÉE EN 1874.

Satisfaction garantie

Tél. Est 2205

**GARAULT & LACROIX**

Peintres d'Enseignes, Affiches, Banderoles,  
Pancartes, Etc.

784 Est, Sainte-Catherine, MONTREAL

Mathématiques et Sciences, Lettres et Langues en Français et en  
Anglais. Préparation aux Examens Brevets,  
Service Civil, etc.

Enseignement individuel à Termes Faciles  
Pour Dames et Messieurs.

*René Lavoie, J. C. et J. E.*

Bachelier es Arts et es Sciences appliquées  
Professeur au Collège Sainte-Marie.

238, RUE SAINT-DENIS

TEL. EST 6162

MONTREAL

TEL. EST 3161

**O. CHAMPAGNE**FERBLANTIER, COUVREUR, POSEUR D'APPAREILS  
A GAZ ET A EAU CHAUDE

358, Avenue de l'Hôtel-de-Ville

(Près de la rue DeMontigny)

MONTREAL

**EUCLIDE BASTIEN**Entrepreneur  
**PEINTRE**

1362, SAINT-ANDRE,

MONTREAL

TEL: ST-LOUIS 7488.

**ZOTIQUE PILON**Membre de la Société Saint-Jean-Baptiste  
CHAUSSURES DE CHOIX

430, rue Rachel Est,

MONTREAL

EXAMEN DE LA VUE  
LUNETTES ET LORGNONS*Tél. Est 989***ALPHONSE-L. PHANEUF**

Opticien-Optimétriste

385, RUE ST-DENIS,

Près de la rue Ontario

MONTREAL

**Gunn, Langlois & Cie, Limitée**

MARCHAND DE PROVISIONS

Oeufs, Beurre, Fromage, Volailles, Viandes fumées, Saindoux, Etc.

**BUREAU: 105, RUE SAINT-PAUL EST**

Tél. Main 8600, 1, 2, 3, 4, 5344

MONTREAL

Tél Bell Est 5417

Heures de Bureau:  
de Midi à 8 Hrs. P. M.**DOCTEUR J.-M.-A. VALOIS**

Spécialité: MALADIES VENERIENNES

40, Rue Saint-Denis,

MONTREAL

# L'OISEAU BLEU

L'idéale, vivante et attrayante  
revue de la jeunesse-Illustrée.

16 pages, 7 sous le numéro.

75 sous pour l'année.

---

Parents chrétiens, patriotes qui tenez à mettre vos actes d'accord avec vos convictions, savez-vous ce que lisent vos enfants?

Le danger des lectures sottes, frivoles ou perverses est partout présent et plus que jamais redoutable.

Pourquoi ne pas faire lire dès maintenant à vos fillettes, à vos garçonnets une publication de la valeur de **L'OISEAU BLEU**?

On y trouve dans chaque numéro des récits d'aventures, un roman historique, un voyage autour du monde, des contes, des leçons de choses, des jeux et un courrier, celui de la Fauvette.

Le numéro de février annonce un grand concours littéraire.

## *L'Oiseau Bleu et l'esprit d'initiative*

On a dit de **L'OISEAU BLEU**, avec beaucoup de raison, qu'il est "la joie des enfants, la tranquillité des parents et l'ami des éducateurs." Sait-on quels avantages il offre aux enfants qui ont de l'initiative? Tout garçonnet, toute fillette qui recueille quatre abonnements à 75 sous a droit à un cinquième abonnement. Combien d'entre nos jeunes lecteurs et lectrices de la ville ou de la campagne vont ainsi montrer qu'il ne sont pas dépourvus d'initiative? La récompense en vaut la peine.

## L'OISEAU BLEU

296, Saint-Laurent,

Montréal.



Si vous souffrez, n'hésitez pas !  
Si vous avez souffert de rhumatisme, prévenez une nouvelle crise.

HEROMA est le plus puissant remède contre le rhumatisme articulaire, musculaire, sciatique, viscéral ou goutteux.

HEROMA est un produit en usage depuis des années.

HEROMA a apporté soulagement et guérison à des milliers de personnes.

C'est un traitement facile, sûr et agréable à prendre chez soi.

N. B.—En vente dans les pharmacies et chez les principaux marchands de la campagne, ou franco par la malle, sur réception du prix \$1.00.

*Heroma*  
CHEMICAL Co. —

2 OUEST, rue DORCHESTER  
MONTREAL.